

L'imaginaire des hiéroglyphes chez les écrivains français au XIX^e siècle : égyptosophie, cratyliste et analyse de la psyché

Daniel LANÇON
Université Grenoble Alpes
EA Traverses 19-21

Le système d'écriture des anciens Égyptiens ne cesse d'inspirer les écrivains au fil du siècle et ce, bien souvent, dans une plus ou moins grande ignorance de la langue dont l'écriture était le support. Maintes pages de fiction en prose, des poèmes et des réflexions en attestent, publiés par Honoré de Balzac, Victor Hugo, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Gustave Flaubert, Villiers de L'Isle Adam, José Maria de Hérédia, Stéphane Mallarmé ou encore Paul Valéry. Près d'une cinquantaine d'ouvrages et plusieurs centaines d'articles et de parties de volumes relevant de l'« érudition » (exotérique et ésotérique) s'ajoutent au corpus de ces écrivains de vocation.

Avant 1822, les signes hiéroglyphiques sont considérés comme présentant des réalités extralinguistiques à l'aide d'une similitude mimétique (pictogramme) ou de l'analogie avec une idée (idéogramme). Étienne Quatremère soutient ainsi que « ces caractères expriment les idées plutôt que des sons », qu'« ils n'appartiennent à aucune langue connue¹ ». Peu de chercheurs ont l'intuition de l'existence d'un élément phonétique dans le système de l'écriture hiéroglyphique, donc d'échange communicationnel. La découverte d'une stèle gravée plurilingue dite « Pierre de Rosette » lors de l'Expédition d'Égypte en juillet 1799 aurait pu inaugurer une réflexion sur le caractère purement linguistique et langagier des inscriptions découvertes, mais nul ne possédait alors les outils nécessaires à un déchiffrement². Seul le tout jeune Jean-François Champollion soutient dès 1811 dans un petit livre intitulé *L'Égypte sous les Pharaons*, que « la langue copte est la langue de l'ancienne Égypte écrite avec les caractères de l'alphabet grec » et que celle-ci « peut nous conduire à l'interprétation des hiéroglyphes avec lesquels elle dut avoir

1. *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, Paris, Imprimerie Impériale, 1808, p. 4-5. Le maintien d'une posture de myste se trouve en 1833 dans *Diogène. Fantaisie poétique*, poème dans lequel Hégésippe Moreau imagine des « Géants contemporains qui, le front dans la nue, / Se parlent tête à tête une langue inconnue. / Médailles des Césars ou des Rois, Sphinx jumeaux / Qui jettent aux passants des énigmes sans mots », publié dans *Le Myosotis*, Paris, P. Masgana éditeur, 1851, nous soulignons.

2. Voir *Le Décret de Memphis*, colloque du bicentenaire de la découverte de la Pierre de Rosette, Dominique Valbelle, Jean Leclant (dir.), Paris, De Boccard, 1999.

quelque rapport³ ». Une dizaine d'années plus tard il finit par prouver son intuition.

Articles, brochures et opuscules plus ou moins savants⁴ se multiplient dans les années qui suivent cette révélation d'une écriture hiéroglyphique « tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, un signe pouvant représenter soit un son simple, soit deux consonnes, soit encore une idée »⁵. Dans son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* (1824)⁶, Jean-François Champollion introduit à l'étude d'une langue naturelle de communication, en partie alphabétique, à lire par les modernes, alors qu'il n'était question jusqu'alors que d'une parole de l'Esprit divin à interpréter, parole parfaite qu'il fallait imaginer en parenté avec l'hébreu pour la sauver, l'adamisme se trouvant comme déplacé dans un excursus égyptien. Le jeune découvreur invente l'Égypte des altérités linguistiques et défait le mutisme d'une langue grâce au « déchiffrement » de ses écritures, dé-chiffrement pourrait-on écrire.

L'imaginaire picto-idéographique pour lequel les signes sont des images d'objets ou d'êtres réels est dès lors refusé par la toute jeune science linguistique qui définit cette écriture comme toutes les autres par une homologie avec des unités également présentes dans la langue parlée. Les premiers linguistes prennent le nom d'égyptologues, l'emploi adjectival étant attesté dès 1827. Ils feront progressivement découvrir un corpus littéraire authentique proposé à la lecture en traduction française à partir des années soixante et surtout quatre-vingts du siècle.

N'étant plus parlée par personne au XIX^e siècle – les voyageurs occidentaux rencontrent, semble-t-il les derniers locuteurs du copte à la fin du

3. Jean-François Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, Paris, de Bure, 1814, t. I, p. 19, 21 et 24 ; nous soulignons.

4. La réception contrastée des thèses du jeune découvreur est abondante : Ivan A. Guilianov, *Analyse de la théorie de M. Champollion le jeune sur les hiéroglyphes des anciens Égyptiens* (1824) ; Anathase Coquerel, *Lettre de M. Ch. Coquerel sur le système hiéroglyphique de M. Champollion, considéré dans ses rapports avec l'écriture sainte* (1825) ; Silvestre de Sacy, *Notice sur les ouvrages intitulés « Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens »* (1825) ; M. de Paravey, *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphiques des chiffres et des lettres, de tous les peuples* (1826) ; G. Seyffarth, *Réplique aux objections de M. J. F. Champollion le jeune contre le système hiéroglyphique de MM. F. A. G. Spohn et G. Seyffarth* (1827) ; M. Brown, *Aperçu sur les hiéroglyphes d'Égypte et les progrès faits jusqu'à présent dans leur déchiffrement* (1827) ; Henry Salt, *Essai sur le système des hiéroglyphes phonétiques du Dr. Young et de M. Champollion* (1827) ; Abbé Greppo, *Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion le jeune, et sur les avantages qu'il offre à la critique sacrée*, (1829) ; Julius von Klaproth, *Examen critique des travaux de feu M. Champollion sur les hiéroglyphes* (1832) ; Abbé Affre, *Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth, sur les travaux de M. Champollion jeune* (1834), etc.

5. Conférence à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le *Mémoire relatif à l'Alphabet des Hiéroglyphes phonétiques égyptiens* est en partie publié dans le *Journal des Savants* en octobre de la même année, réédité chez Fata Morgana en 1989, augmentée de *La Bataille des hiéroglyphes*.

6. *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* ou *Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée*, seconde édition revue par l'auteur, et augmentée de la lettre à M. Dacier, Paris, Imprimerie Royale, 1828, XXIV-469-50 p., ill. de planches. *Grammaire égyptienne ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*, première partie, Paris, Firmin-Didot Frères, 1836. Une seconde partie paraît en 1838, toujours sur l'ordre de M. Guizot, ministre de l'Instruction Publique.

XVIII^e siècle – la langue égyptienne, devenue purement scripturaire, ne peut être qu'étudiée, ce qui n'empêche pas une sémiologie fixiste, celle de la Parole révélée et inscrite, de ne cesser de s'élaborer en rêve depuis l'horizon le plus figuratif de l'égyptien ancien et non, bien sûr, de sa pratique usuelle, le démotique. Plus ou moins rapidement adoubee par les savants et en premier lieu par Isaac Silvestre de Sacy, la découverte se heurte à des résistances de plusieurs ordres⁷, certains esprits demeurant marqués par des discours théologiques hérités des mythographies qui eurent cours de la Renaissance au siècle des Lumières.

Quels hiéroglyphes pour les romantiques ?

Lorsque François-René de Chateaubriand évoque au terme de l'introduction à ses *Études historiques*, en 1834, « ces monuments muets séculaires qui viennent de reprendre la parole dans leur désert⁸ », il prend la mesure d'un changement de paradigme. L'entreprise de reconstitution d'une genèse des langues et des écritures qui va intégrer les hiéroglyphes dans son champ n'est pas sans éveiller la sensibilité historique à l'œuvre chez le jeune Victor Hugo lorsque dans *Notre-Dame de Paris*, en 1831, il qualifie l'architecture d'« alphabet » hiéroglyphique aristocratique qui laissera place à l'écriture démocratique⁹. Le même poète écrit encore en 1839 que « l'hiéroglyphe est la racine nécessaire du caractère [de l'alphabet] », son « point de départ¹⁰ ». Dans le poème « La Statue » (1840), il imagine un « faune solitaire » qui est le « hiéroglyphe obscur d'un antique alphabet¹¹ ». Cette prise de conscience n'est pas sans entraîner chez lui comme chez bien autres une sourde inquiétude concernant l'état dans lequel se trouve le monde arrivé au terme d'une longue histoire, dans une situation d'impasse... alphabétique.

Honoré de Balzac utilise, quant à lui, le terme « hiéroglyphe » dans une dizaine de ses romans¹², le plus souvent métaphoriquement, déclarant ainsi dès 1830, en réfléchissant à ce que la mode fait de l'homme, que sa *Comédie humaine* sera le portrait de « l'homme avec le texte de son existence, l'homme

7. L'article « hiéroglyphe » du *Dictionnaire de l'Académie française* propose toujours en 1835 de le définir comme « caractère, figure qui contient quelque sens mystérieux », et évoque dans l'un des exemples la « théologie des Égyptiens », « enveloppée sous des hiéroglyphes » (p. 892).

8. L'auteur écrit un peu plus tard que « les langues sacrées ont laissé lire leur vocabulaire inconnu », *Mémoires d'outre-tombe*, 1848, VI, XII, 9.

9. « Ceci tuera cela », Livre 5, chapitre 2. Voir Gregory J. Chaitin : « Victor Hugo and the Hieroglyphic Novel », Lincoln (Nebraska), *Nineteenth-Century French Studies*, v. 19, n° 1, 1990, p. 36-53.

10. *Alpes et Pyrénées*, dans Victor Hugo, *Œuvres complètes. Voyages*, Robert Laffont, 1987, p. 684.

11. Hugo, *Les Rayons et les ombres*, Bruxelles, Société typographique belge, 1840.

12. Voir Gustave Lefebvre : « L'Égypte et le vocabulaire de Balzac et de Théophile Gautier », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 1945, vol. 89, n° 4, p. 554-571.

hiéroglyphié¹³ ». Dans « Théorie de la démarche » en 1833, il évoque « un homme déjà presque oublié, homme englouti dans l’océan de ces trente mille noms au-dessus desquels surnagent à grand-peine une trentaine de noms, Jean-François Champollion [qui] a consumé sa vie à lire les hiéroglyphes » tandis que « nul n’a voulu donner la clef des hiéroglyphes perpétuels de la démarche humaine¹⁴ ». On voit comment son ambition de devenir un grand explorateur de l’âme humaine se nourrit d’une analogie d’actualité, à bonne distance affichée, même si l’on sait par ailleurs qu’il présente et résume l’édition française de *La Clef hiéroglyphique* de Swedenborg dans *Séraphita* en 1835, nouvelle dans laquelle un ange décrit la chute de la « parole » divine¹⁵. Cette démarche toute programmatique est encore à l’œuvre dans « Les Martyrs ignorés » en 1837, récit dans lequel il est soutenu que « Les hiéroglyphes ne sont plus gravés sur les marbres d’Égypte, mais dans les mythologies qui sont des verbes animés »¹⁶.

En 1836, l’érection en plein Paris d’un monument couvert de cette écriture ô combien étrange – qui s’arrête pour la regarder aujourd’hui ? – suscite de nombreux commentaires amusés, voire ironiques. Il est possible que Gérard de Nerval soit l’auteur de l’article « Mot à mot des canards de l’Obélisque » paru le 10 novembre 1836 dans lequel on lit que les hiéroglyphes sont « des canards, des hannetons, des peignes, des clefs de montre et des tirebouchons » et « forment l’écriture sacrée de la mystérieuse Égypte¹⁷ ». Honoré de Balzac imagine en 1839, dans *Un grand homme de province à Paris*, un homme de lettres se moquant d’un auteur qui a « appris le langage des canards gravés sur les cailloux égyptiens appelés des obélisques ». Le narrateur se déclare hostile à « ces choses scientifiques parfaitement inintelligibles qui fascinent comme tout ce qui est profond, mystérieux, incompréhensible¹⁸ ». Pétrus Borel lui emboîte le pas parlant d’un « machin orné de canards et de zigzags¹⁹ ». Dans une nouvelle publiée dès 1833, Prosper Mérimée fait dire à son personnage Théodore Naville, à peine rentré d’un voyage en Égypte, que les antiquités lui « sortent par les yeux » : « La seule vue d’un hiéroglyphe me ferait évanouir. Il y a tant de voyageurs qui s’occupent de ces choses-là²⁰. » À l’envers de toute rêverie sur le mot qui dirait la chose – l’immédiateté toute

13. *La Comédie humaine*, vol. 12, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1981, p. 261. Voir Miranda Gill : « Hieroglyphs of the Mind », dans *Visions/Revisions, essays on Nineteenth-Century French Culture*, Nigel Harkness, Paul Rowe, Tim Unwin et Jennifer Lee (dir.), New York, Peter Lang, 2003, p. 63-82.

14. *La Comédie humaine*, vol. 12, *op. cit.*, p. 261.

15. Traduction française, Édition J. P. Moët, Bruxelles, 1819.

16. *La Comédie humaine*, vol. 12, *op. cit.*, p. 743.

17. *Le Figaro*, cité par Michel Brix dans *Nerval journaliste (1826-1851) : problématique. Méthodes d’attribution*, Presses Universitaires de Namur, 1986, p. 129.

18. *Un grand homme de province à Paris*, *La Comédie humaine*, IV. *Études de mœurs. Scènes de la vie de Province*. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1952, p. 689.

19. Pétrus Borel : « L’Obélisque de Louxor », *Paris, ou le livre des Cent-et-un*, Bruxelles, Louis Hauman, 1833, p. 208-211.

20. « Le Vase étrusque », *Revue de Paris*, 14 février 1830, dans *Mosaïque*, 1833.

cratylienne du pictogramme –, ces remarques trahissent à n'en pas douter une gêne devant des altérités radicales surgissant à la vue de tous dans cet Occident inquiet de son propre devenir.

En septembre 1836, alors que tout Paris fête cet obélisque de la Concorde, l'année même où paraît de manière posthume la *Grammaire égyptienne* de Champollion, Louis Reybaud émet des doutes sur la découverte de ce dernier, alors même qu'il est le premier en France à reproduire pour un public non spécialisé des énoncés de la littérature ancienne que l'on commence à peine à lire. Passant en revue les travaux « antérieurs, estimables et ingénieux », ceux d'avant Champollion, il conclut que « les noms honorés dans la science ont depuis longtemps fait leurs réserves contre un engouement précocé et qu'il ne convient pas de suivre²¹ ».

Le public populaire du *Magasin pittoresque* a droit, quant à lui en 1839, au fidèle résumé du *Précis du système hiéroglyphique* de Champollion. Le journaliste ne cache nullement que la question est complexe car aux signes dits « figuratifs » s'adjoignent les « symboliques » pour lesquels est exprimé

chaque son de la langue par l'image d'objets matériels dont le signe oral, ou mot qui les exprimait dans la langue égyptienne, contenait en première ligne le son qu'il s'agissait de peindre. Ainsi le signe représentant un lion, en langue égyptienne *laboi*, fut le signe de la lettre L ; le signe représentant une main, *tot*, fut le signe du T ; une bouche, *rô*, fut le signe de la lettre R, et ainsi de suite²².

Connaissant sans doute ce fonctionnement des initiales, Honoré de Balzac use de l'expression « image hiéroglyphique » pour désigner le nom de son personnage, Gobseck, dans *Les Employés ou la Femme supérieure* en 1838, dont les lettres initiales et finales figureraient l'avidité de « requin » de l'homme d'affaires, un Gobe sec²³, usant ainsi d'un onomatopéisme récusé par Saussure.

Bien plus sérieusement, c'est aussi le moment où il réfléchit sur le destin des langues et des écritures au sein même de la fiction, choisissant le modèle oriental égyptien pour la rêverie d'un de ses personnages. Dans *Louis Lambert*, le héros rêve sur une ressemblance – « une vague image » – qui reposerait sur « une rectitude fantastique », « adéquation mentale, imaginaire ou intérieure, entre l'objet et sa représentation²⁴ ». Le langage est présenté comme l'action d'un mystérieux « génie », d'un « ancien esprit » – on pense à la fable alors répandue de la civilisation des géants antédiluviens qui auraient aidé les premiers Égyptiens dans leurs travaux d'architecture –, l'action d'une force

21. « Les Obélisques », *Revue de Paris*, tome 34, septembre 1836, p. 212.

22. « Exposition du système hiéroglyphique », *Magasin pittoresque*, VII, n° 18, mai 1839, p. 140 et 142, ill ; articles précédents n° 4, p. 26-27 ; n° 5, p. 39-40.

23. 1838, *La Comédie humaine*, *op. cit.*, tome VII, p. 1063.

24. Voir l'analyse de cette page par Olivier Pot : « Les noces de la linguistique et de la littérature. *Louis Lambert* de Balzac », dans *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, Olivier Pot (dir.), Paris, Le Seuil, 2007 (« Le genre humain »), p. 392.

peut-être encore à l'œuvre. L'écrivain s'inscrit pleinement dans la recherche de cette « transition » qui a mené « de la sensation à la pensée pure, de la pensée pure au verbe, du verbe à son expression hiéroglyphique, des hiéroglyphes à l'alphabet, de l'alphabet à l'éloquence écrite », les tropes devenant « les hiéroglyphes de la pensée. » Il se demande surtout, quête *pro domo*, si cette force n'aurait pas « traditionnellement laissé quelques vestiges dans nos langues modernes, qui toutes se sont partagé les débris du verbe primitif des nations, verbe majestueux et solennel ; dont la majesté, dont la solennité décroissent à mesure que vieillissent les mondes ?²⁵ ».

L'enjeu littéraire est donc d'importance tandis que perdurent les rêveries ésotériques officiellement combattues par la science. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres refuse ainsi en 1839 à M. de Brière, lauréat de l'Institut, membre de la Société Asiatique, auteur de *L'Histoire du Prix-Volney*, le droit de lire un mémoire sur la « langue sacrée en Égypte²⁶ ». Il faut préciser qu'il soutient que le lien des « figures symboliques » aux « sciences sacerdotales » et à « l'idiome sacré » sont « méconnus » et que Champollion a eu le tort de tenir « la langue cophte » pour apparentée à la « langue primitive. » De Brière en reste à l'interprétation selon laquelle « chaque objet figuré reproduisait toujours son nom propre et habituel, à la manière de ce que nous appelons un rébus²⁷ ». Un *Dictionnaire des hiéroglyphes* est encore publié en 1841 par Camille Duteil, basé sur l'idéographisme maçonnique de Charles-François Dupuis²⁸, un an seulement avant le *Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique* de Champollion²⁹. En 1846, Félicien de Saulcy se demande encore dans la *Revue des Deux Mondes* si « la découverte de la nature et du sens des hiéroglyphes » est bien « réelle » ou si elle n'est pas « une fiction effrontément prônée par un charlatanisme éhonté³⁰ », avançant l'idée qu'il ne faut pas suivre « Champollion sur son terrain inconsistant et dans ses hardiesses contradictoires³¹ ». Il faut attendre 1849 pour lire la première traduction, suivie d'un texte égyptien ancien, par Emmanuel de Rougé, encore celle-ci passe-t-elle totalement inaperçue des lettrés français. Le professeur au Collège de France Jean-Jacques Ampère est ainsi bien isolé lorsqu'il emporte la *Grammaire*

25. Louis Lambert (1832-1836), *La Comédie humaine, op. cit.*, t. I, p. 591-592.

26. *Essai sur le symbolisme antique. Orient, principalement sur le symbolisme égyptien* contenant la critique raisonnée de la traduction du passage du cinquième livre des *Stromates* de S. Clément d'Alexandrie, relatif aux écritures égyptiennes de M. Letronne, membre de l'Institut, Paris, Duprat, 1847, p. 11. Voir aussi son *Cours public et gratuit explicatif des hiéroglyphes égyptiens et des religions anciennes d'après les auteurs anciens et les monuments des divers peuples de l'antiquité*, par M. de Brière, Paris, Imprimerie de Ducasso, 1841.

27. *Éclaircissements sur la destination de Trois zodiaques antiques, savoir : le Zodiaque rectangulaire de Denbderab ; le Zodiaque du cercueil de l'Égyptien Pétéménon ; et le Zodiaque de l'Église Notre-Dame de Paris, et explication de certains symboles qui s'y trouvent* (1839).

28. Publié à Bordeaux chez Charles Lawalle. *Origine de tous les cultes ou La Religion universelle* de Dupuis, paru en 1795, est réédité jusqu'en... 1822.

29. En 1846, l'Imprimerie Royale s'équipe de caractères hiéroglyphiques pour l'impression des textes égyptiens que seuls quelques spécialistes savent lire.

30. « De l'étude des hiéroglyphes », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1846, p. 967-989.

31. « Les Obélisques », *Revue de Paris*, tome 34, septembre 1836, p. 206-216.

de Champollion pour son voyage en Égypte de novembre 1844 à février 1845 et qu'il écrit, une fois de retour :

J'étais assez disposé à m'en rapporter aux timides négations des doctes et aux doutes assurés des ignorants, quand un bon génie me fit rencontrer cette admirable grammaire.

Si l'on ne sait pas tout ce que disent les hiéroglyphes, on sait, et c'est beaucoup, ce qu'ils ne disent pas. On ne leur demande plus les secrets merveilleux, les connaissances supérieures dont on croyait depuis deux cents ans qu'ils renfermaient le mystère³².

La recherche des « secrets merveilleux » de cette langue originelle si parfaite à l'esprit semble bien dangereuse puisque Louis Lambert devient fou. En 1842, un personnage de la nouvelle *Novembre* écrite par le jeune Gustave Flaubert qui « se voyait déjà lisant des inscriptions et déchiffrant des obélisques », « se trouvait fou et recroisait les bras³³ ». Dix ans plus tard, Charles Baudelaire imagine un « animal » qui a « sous le bras des bouquins étranges et hiéroglyphiques », individu qu'un autre personnage traite de fou³⁴. Au moment où Gérard de Nerval évoque en 1845 les « hypothèses » qui « s'étaient formées » en lui, de retour d'Égypte, « à l'aspect de tant de ruines inexplicables et muettes³⁵ », le narrateur de son récit adopte une posture d'illuminé, encore qu'il soit sans doute difficile de savoir si l'auteur croit à ses propres divagations sur les structures phonétiques apparentées, les symbolismes des sons, les significations cachées des lettres³⁶. Il développe plus tard l'idée d'un « alphabet magique », composé de hiéroglyphe mystérieux qui « ne nous arrivent qu'incomplets et faussés soit par le temps, soit par ceux-là même qui ont intérêt à notre ignorance ». Il forme le vœu de pouvoir retrouver « la lettre perdue ou le signe effacé, recomposons la gamme dissonante, et nous prendrons force dans le monde des esprits ». Cette déclaration injonctive autant que désespérée énonce cependant une mission spécifiquement poétique. Le rêve y a un rôle déterminant puisque le narrateur, à la recherche d'Aurélia, achète « deux écrins de velours, couverts de figures hiéroglyphiques », se rend chez un de ses amis, où tombant de fatigue, s'endort et voit apparaître dans son rêve la déesse Isis et des « sœurs

32. « Voyages et recherches en Égypte et en Nubie », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1846, p. 390, devient l'incipit de l'ouvrage paru de manière posthume en 1868 sous le même titre, p. I-III et V.

33. L'auteur présente un personnage qui « voulait faire apparaître certaines époques sous un jour tout nouveau, lier l'art à l'histoire, commenter les grands poètes comme les grands peintres, pour cela apprendre les langues, remonter dans l'antiquité, entrer dans l'Orient ; il se voyait déjà lisant des inscriptions et déchiffrant des obélisques ; puis il se trouvait fou et recroisait les bras », *Œuvres*, II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1968, p. 533 ; nous soulignons.

34. « L'École païenne », *La Semaine théâtrale*, 22 janvier 1851 ; *Curiosités esthétiques. L'Art romantique*, Paris, Classiques Garnier, 1999, p. 578.

35. « Isis », *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1993, p. 617.

36. Dans *D'Isis et d'Osiris*, réédité en version française (par Ricard, Didier, 1854), Plutarque dit admirer les écritures de sagesse des prêtres de l'ancienne Égypte qui montrent en « chiffant. » Voir Marc Fumaroli : « Hiéroglyphes et lettres : la "sagesse mystérieuse des Anciens" au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, n° 158, janvier/mars 1988, p. 11.

d'infortune » qui « traçaient sur le sable ou sur le papier des hiéroglyphes³⁷ ».

Nous retrouvons cette même activité chez Théophile Gautier qui publie en 1851 un poème critique dans lequel l'obélisque resté à Louxor déclare avec envie que celui de Paris « voit à ses sculptures / S'arrêter un peuple vivant / Hiératiques écritures / Que l'idée épelle en rêvant³⁸ ». L'obélisque resté là-bas voudrait rejoindre son jumeau, être de ce XIX^e siècle moderne, tandis que celui de Paris ne pense qu'à rentrer au pays. Ces vers isolés dans un lamento général sur la perte du lieu du vivre, sur l'« aporie du signifiant symbolique et oriental dans la culture parisienne³⁹ », sur les pleurs de l'absence de signifié, n'en présentent pas moins l'utopie de la toute puissance du rêve, autre mode de la parole que celui qui prévaudrait dans le triste monde moderne.

Le même écrivain continue d'être marqué par ce primitivisme égyptisant, lorsque visiteur du temple reconstitué en pavillon égyptien de l'Exposition Universelle qui se tient à Paris en 1867, il se laisser aller à la « la rêverie » qui « cherche le sens mystérieux » des « longues processions hiéroglyphiques » dont sont couverts « Les parois des murs, les fûts des colonnes, l'encorbellement de la corniche⁴⁰ ». Depuis Le Caire deux ans plus tard, il semble prendre plaisir à rappeler que les pyramides ont « entendu des langues qu'on cherche à deviner sous les hiéroglyphes, connu des mœurs qui nous paraîtraient chimériques comme un rêve⁴¹ ».

37. *Aurélia ou le rêve de la vie*, (2^{ème} partie), *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1993, p. 724. Le poète avait lu l'ouvrage de Pierre Lacour (*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens, Fragmens*, Bordeaux, André Brossier, 1821), dans lequel l'auteur imagine certes l'hébreu en langue mère mais la présente comme une langue égyptienne exilée, Moïse étant son premier Hermès.

38. *La Presse*, 4 août 1851 ; Théophile Gautier, *Émaux et camées*, Gallimard, coll. « Poésie », 1981, p. 60-65. Il avait parlé d'une « race hiéroglyphique des bords du Nil » dans *Un pied de momie* en 1840 et mettra en scène des « hiéroglyphites » dans son *Roman de la momie* en 1858.

39. Constance Gosselin-Schick : « Nostalgies d'Obélisques », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 12, 1990, p. 261.

40. « Autour de l'Exposition Universelle. L'Orient », *Le Moniteur universel*, 25 avril 1867 ; *Voyage en Égypte*, présentation et notes de Paolo Tortonese, Paris, La Boîte à Documents, 1991, 142. C'est l'époque où l'on « spéculait à la fois sur l'écriture naturelle (adamique) et universelle (pré-babélique) » d'où la volonté d'utiliser « les ressources artistiques de ces utopies langagières », Luc Vivès, *Le Thème égyptien au XIX^e siècle. Les images de l'Égypte dans la littérature française*, thèse Université Paris IV-Sorbonne, 1996, t. II, p. 774.

41. « IV. D'Alexandrie au Caire (suite) », *Journal officiel*, 28 avril 1870 ; *L'Orient*, II, 1877 ; cité dans *Voyage en Égypte*, *op. cit.*, p. 60-61. Commentant en janvier 1872 le livre de voyage de Paul Lenoir au Sinaï, le même Théophile Gautier s'enthousiasme devant « ces signes extraordinaires » qui « tapissent littéralement les deux versants qui s'élèvent à pic comme deux immenses pages d'écriture. Quel savant nous dira les mystères ainsi tracés par une main inconnue sur le dos même de la nature ? Quelle Bible, quelle Genèse, quelle philosophie propose son énigme sous ce gigantesque hiéroglyphe ? », « Une échappée dans le bleu, *Le Fayoum, le Sinaï et Petra* », dans *Voyage en Égypte*, *op. cit.*, p. 159.

De l'improbable mission du poète fin-de-siècle aux nouvelles explorations de la psyché

Reprenant les intuitions balzacienes, Charles Baudelaire maintient en 1861 une mission pour les « excellents poètes » : celle de puiser leurs images de mots « dans l'inépuisable fonds de l'universelle analogie », postulant que « tout est hiéroglyphique » dans le monde et que les « symboles ne sont obscurs que d'une manière relative », en fonction de « la pureté, la bonne volonté ou la clairvoyance native des âmes⁴² ». Nulle surprise de retrouver l'espoir de cette nouvelle philosophie chez le jeune Stéphane Mallarmé qui s'exclame l'année suivante :

ô hiéroglyphes inviolés des rouleaux de papyrus !
déclarant que n'a pas encore été inventée
une langue immaculée, – des formules hiératiques dont l'étude aride aveugle le
profane et aiguillonne le patient fatal⁴³.

Villiers de L'Isle Adam publie *Isis* en 1862, roman à dimension égyptosopique dont l'action se déroule à l'époque contemporaine dans la salle de lecture d'une bibliothèque florentine où se trouvent de « ligneux manuscrits », des « livres rares et curieux » aux écritures dites indéchiffrables, ignorées, en tout cas disparues. Un narrateur y évoque des sentences écrites en « ancien cophte, et des inscriptions collationnées sur les ruines », celles des « mages hiéroglyphites » dont la science s'est éteinte. Une marquise compulse des manuscrits dont « l'égalité des caractères » lui semble « d'une perfection typographique. » Sur l'un d'eux, « les deux tiers seulement du livre étaient remplis⁴⁴ » comme si le tiers manquant était à disposition pour y inscrire le destin des protagonistes et même du monde. La fable à sujet hiéroglyphique perdure avec les six poèmes de « La Vision de Khem » que publie José Maria de Hérédia en 1873. Le lecteur y découvre « Toth ibiocéphale », le dieu de l'écriture aux côtés de grands dieux (Hor, Khnoum, Ptah, Neith, Hathor), « se détachant des murs brodés d'hiéroglyphes », se levant hors de leurs sarcophages, quittant les nécropoles, s'assemblant en cortège mystique et palingénésique car « Du milieu déserté des cartouches, / Les éperviers sacrés ont repris leur essor⁴⁵ ».

Tandis que d'obscurs penseurs proposent alors telle ou telle « traduction authentique », prétendent apporter les éclairages sur les « traditions primitives

42. « Sur l'art philosophique », article consacré à Victor Hugo, l'auteur souligne, *Revue fantaisiste*, 1861 ; *L'Art romantique*, 1869, *Curiosités esthétiques. L'Art romantique*, Classiques Garnier, 1999, 735.

43. « Hérésies artistiques. L'art pour tous », *L'Artiste*, 15 septembre 1862 ; *Œuvres complètes*, II, Gallimard, 2003, 361. Voir l'analyse générale de Botond Bakci : « Les hiéroglyphes et l'histoire de la poésie (structures anaphoriques et cataphoriques dans la mémoire culturelle) », Budapest, *Revue d'études françaises*, n° 13, 2008, 173.

44. *Isis*, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1986, p. 136, 185.

45. « Terre de Khémi », *La Revue du monde nouveau*, 1874 ; *Les Trophées*, Bibliothèque Lattès, 1989, sections II, V, VI.

conservées dans les hiéroglyphes » et chasser « les fausses idées de l'Europe sur les hiéroglyphes⁴⁶ », il est de fait que les historiens des civilisations commencent à quitter le paradigme égyptien, ainsi Jules Michelet dans *La Bible de l'humanité* en 1861. Après avoir rappelé qu'il n'est en Égypte « pas une pierre qui ne soit écrite, historiée de figures, de symboles et de caractères énigmatiques », il attaque la « complication des trois écritures égyptiennes » et la prétendue théologie qu'elle suppose :

Telle figure que je vois, est-ce un homme ? Une idée ? Est-ce un mot, une lettre ?
Énigmes fatigantes que l'on ne débrouillait pas aisément à coup sûr (et dont) la lecture ne menait qu'à une religion aux doctrines absconses⁴⁷.

La rêverie égyptosopique est quant à elle ruinée par le narrateur des *Chants de Maldoror* qui feint d'être « épouvanté » à la contemplation de

figures symboliques tracées sur le papier brûlant, comme autant de signes mystérieux, vivants d'une haleine latente que ne comprend pas le vulgaire profane et qui n'étaient que la révélation éclatante d'axiomes et d'hiéroglyphes éternels, qui ont existé avant l'univers et qui se maintiendront après lui⁴⁸.

Lautréamont cultive ici une imagerie fantastique à la fois primitiviste, bibliologique, cryptique et organiciste⁴⁹, l'accumulation de niveaux rendant sans aucun doute le propos fort ironique. Que l'on pense à Gustave Flaubert déclarant à propos des hiéroglyphes tout à la fin de sa vie, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, que le public découvre de manière posthume en avril 1881 : « Et dire qu'il y a des gens qui les comprennent ! – Après tout, c'est peut-être une blague ?⁵⁰ » Sans doute faut-il lire ces lignes comme surdéterminées par son parcours égyptisant de jeunesse et les rêveries échouées de son héros de *Novembre* bien plus tôt.

Pour autant, certaines fictions, en vers comme en prose, demeurent comme chargées de maintenir le sens du mystère dans un siècle qui semble s'en détourner en dépit des mises en scène fantastiques et des dénégations rageuses. Ainsi Stéphane Mallarmé ne cessera-t-il d'inventer ces « formules hiératiques », et dans le désir de « linguistique » qui l'anime⁵¹, de se laisser entraîner après d'autres à des rêveries étymologiques censées remotiver chacune des unités syllabiques d'un mot à la faveur d'interprétations par ailleurs thématiques et non sémiologiques, vantant ainsi les « débuts sacrés du

46. Charles Hippolyte de Paravey, *Traditions primitives conservées dans les hiéroglyphes des anciens peuples* (1853, 3). Voir, du même, *Du signe interprétatif des divers peuples et des fausses idées de l'Europe sur les hiéroglyphes* (1865).

47. Édition F. Chamerot, 1864, p. 281, 300.

48. « Chant deuxième », strophe 10, *Les Chants de Maldoror* (1869), Lautréamont, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2009, p. 102-103.

49. Selon les caractéristiques dégagées par Luc Vivès dans *Le Thème égyptien au XIXe siècle. Les images de l'Égypte dans la littérature française, op. cit.*

50. « Hiéroglyphes », *Le Dictionnaire des idées reçues*, Daniel Prévost (préface), Paris, Le Castor Astral, 2006, p. 94.

51. Lettre à Eugène Lefébure en janvier 1870, *Correspondance. Lettres sur la poésie*, préface d'Yves Bonnefoy. Édition de Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, « Folio. Classique », 1995, p. 466.

langage » en 1878⁵². En 1886, il fait le pari du « vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole⁵³ ». Cette « incantation » dite « étrangère » à la langue ne peut pas ne pas faire penser aux vieilles théories des hiéroglyphes comme symboles purs séparés de tout usage communicationnel séculier. Pour autant l'usage du terme n'est pas toujours mélioratif sous la plume de Stéphane Mallarmé ou en tout cas quelque peu obscur à force d'être elliptique. En témoigne en 1886 le second quatrain d'un sonnet rédigé en « Hommage » à Richard Wagner, puisqu'il sert, en une puissante auto-ironie, à dévaluer un état dépassé de la poésie et à manifester son impuissance devant une aporie :

Notre si vieil ébat triomphal du grimoire,
Hiéroglyphes dont s'exalte le millier
À proposer de l'aile un frisson familier,
Enfouissez-le moi plutôt dans une armoire !⁵⁴

La mort des langages entrés en agonie dès la naissance de l'écriture alphabétique est un thème bien connu, d'où le genre du tombeau littéraire. Se demandant comment inventer le poème quand on est confronté à l'imaginaire de la trace, du signe-vestige, en perpétuelle voie d'effacement, le poète imagine l'hiéroglyphe comme le lieu de virtualités graphiques et rythmiques du sujet. Il l'associe à la danse (geste et musique), au mouvement chorégraphique : « pourrait-on ne reconnaître au Ballet le nom de Danse, lequel est, si l'on veut, hiéroglyphe⁵⁵. »

Par ailleurs, il semble s'éloigner de l'utopie d'un emploi sacré du langage même s'il postule encore en 1895

l'existence, en dehors de la valeur verbale autant que celle purement hiéroglyphique, de la parole ou du grimoire, d'une secrète direction confusément indiquée par l'orthographe et qui concourt mystérieusement au signe pur général qui doit marquer le vers⁵⁶.

Cette quête devrait mobiliser les seules ressources linguistiques (étymologiques, syntaxiques, rhétoriques, etc.) et ne relève en rien de la recherche du symbole transcendantal des occultistes. Stéphane Mallarmé et ses amis ne côtoient guère en effet les spécialistes des sciences hermétiques qui ont pignon sur rue à la fin du siècle, pour lesquels un usage idéographique d'une langue pour « adeptes » pourrait renaître pour autant que soit rétablie la communication avec des êtres supérieurs « qui peuplent les plans astraux », et ce grâce précisément aux images et aux symboles, comme le soutient Papus (Gérard Encausse) dans son cours de l'École Supérieure des sciences

52. *Les Mots anglais*, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2003, p. 213.

53. « Crise de vers », *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2003, p. 238.

54. *Revue wagnérienne*, 8 janvier 1886 ; *Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard, 1998, p. 99.

55. « Crayonné au théâtre », *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », p. 238.

56. « Notes » sur le vocabulaire, « Proses diverses », *Œuvres complètes*, Henri Mondor, G. Jean-Aubry (éd.), Gallimard/Pléiade, 1945, 855.

hermétiques publié en 1913⁵⁷. Cet illuminisme magique du « dévoilement », qui correspond d'ailleurs aux conceptions des anciens Égyptiens, n'est pas, n'est plus celui des écrivains même s'il est certain que le « Corpus hermétique », ensemble de textes qui seraient l'œuvre d'un Hermès-Thot, ou certains écrits du néo-platonicien Jamblique (*Mystères d'Égypte*), ont compté pour Gérard Nerval ou Villiers de L'Isle-Adam. Ces derniers avaient rêvé la part la plus imaginative des hiéroglyphes, en appui sur les composantes des deux premières des trois écritures du système ancien, qu'il ne faudrait pas nommer allégoriques ou symboliques puisque le mode de pensée des Égyptiens anciens était théologico-magique⁵⁸.

Pour l'heure, tout se passe comme si Papus et ses confrères étaient encore sous l'emprise du paradigme cryptologique hérité de la période ptolémaïque pendant laquelle les Égyptiens usèrent de leurs signes pour des jeux rhétoriques complexes illustrant une pensée de plus en plus magique. Le pays d'alors avait été colonisé par divers envahisseurs, que le combat progressivement perdu contre la nouvelle religion chrétienne et... l'alphabétisme⁵⁹.

D'autres délires perdurent, parfois accueillis dans la presse à grande diffusion, comme *L'Illustration* qui publie en 1869 les explications d'un certain Henri Mathieu. Ce pseudo philologue se fait fort de présenter une sorte de système moderne héritier d'idiomes originels :

Qui ne reconnaîtrait la physionomie pour ainsi dire française des mots suivants, qu'on trouve écrits en hiéroglyphes sur des monuments âgés de cinquante siècles : *Péï*, habitation, pays ; *ma-oer*, manoir (en égyptien *maison grande*) ; *bak*, vaisseau ; tas, vase à boire ; *sor*, verser (sorbet) ; *arki*, brûler (d'où le vieux français *arcis*) ; *aréi*, are ; *ari*, laboureur ; *trim*, affliger ; *scapi*, captifs ; *koschôn*, chose honteuse ; *tom*, le livre ; *klos*, cercueil, clos ; *scabaia*, caveau ; *bak*, abîme (*bak*, en roman, *en bas*) ; *ernif*, souffle ; *hiour*, jour ; *pat*, pied d'animal ; *scha*, chat ; *schéi*, chez ; *schiméi*, chemin. Neuf de nos caractères latins : A, B, I, K, M, N, O, S, T sont des hiéroglyphes que reconnaîtraient encore les Égyptiens du temps de Moïse... Mais pour toutes ces

57. *Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne (caractères hiéroglyphiques). Cours professé à l'École Supérieure libre des Sciences Hermétiques (1911-1912), avec quelques considérations sur l'Ésotérisme Égyptien et les Alphabets Hiéroglyphiques, Hébraïque et Phénicien*, Sorbon-Ainé, (1913), p. 41. « Les incarnés s'étaient entraînés à manier la langue des "invisibles" et à l'écrire. C'est là l'origine véritable de toute écriture idéographique », p. 58.

58. Erik Iversen : « Dans l'exemple "le roi est un lion" où la rhétorique classique européenne voit un trope (une comparaison, voire une allégorie), ils comprenaient une "identification" établissant un rapport téléologique entre la réalité mythique et la réalité terrestre », « Allocution inaugurale du colloque sur les hiéroglyphes », *XVIIe siècle*, n° 158, *op. cit.*, p. 3, 4. Voir aussi Marina Scriabine : « Écriture, mythe et création dans l'Égypte pharaonique », *Diogène*, n° 93, janvier-mai 1976, p. 55-74

59. Sur le miroir fin-de-siècle, voir Paul-André Claudel : « Le hiéroglyphe et le grimoire : conceptions ésotériques de l'écriture dans la poésie fin-de-siècle, ou les voies secrètes du symbolisme », *La Licorne*, n° 87, 2009, p. 165-181.

questions nous sommes encore dans l'enfance et nous ne faisons rien pour en sortir⁶⁰.

Cette divagation sur les racines des mots, cette quête des racines du genre humain, geste d'une élection étymologique envisagée selon le principe de la libre association, créent un sens lexical dont on voit bien qu'il ne s'appuie sur aucune langue naturelle pratiquée mais installe la langue française et sa nation au cœur d'un dispositif d'héritages valorisants, ce qui explique en partie que cette étymologie pseudo-scientifique soit encore accueillie dans le contexte de ces années-là en France.

Après 1860, les écrivains de vocation s'éloignent de plus en plus des égyptologues spécialistes en philologie. Ils ne se sentent pas concernés par la première *Chrestomathie égyptienne* publiée par Emmanuel de Rougé en 1868⁶¹, titulaire de la chaire d'égyptologie au Collège de France depuis 1860, qui institutionnalise la langue égyptienne ancienne dans ses écritures. Ils ne thématisent rien des contenus de cette littérature ancienne dans leurs écrits et finissent par abandonner la question des conflits entre histoire hébraïque et égyptienne comme celle de la généalogie des langues⁶². Rameau longtemps invisible, l'Égyptien ancien aura par ailleurs du mal à trouver sa place dans cette histoire avant le XX^e siècle tandis que les œuvres littéraires de l'Égypte pharaonique commencent à circuler en traduction française vers 1870 et que toute une bibliothèque est disponible à la fin du siècle. Les recherches scientifiques avancent et les publications se multiplient, si bien que Jules Soury peut populariser l'ancienne littérature de l'Égypte pharaonique dans la *Revue des Deux Mondes* en 1875⁶³. Vers 1880, la science linguistique a parfaitement établi l'efficacité du système de Champollion, comme on peut le lire dans le guide Joanne de l'Orient en 1881 : « Il n'est plus possible de soutenir, comme on l'a fait si longtemps, que les hiéroglyphes étaient une écriture mystérieuse, réservée seulement aux prêtres et les maintenant seuls en possession du dépôt des connaissances⁶⁴. » Émile Isambert propose même un chapitre permettant d'apprendre facilement à lire les hiéroglyphes lors de tout séjour touristique⁶⁵, ce qui n'empêche pas la conception de la langue parfaite de continuer de contredire la réception de la langue égyptienne ancienne, certes morte mais

60. « Les Obélisques égyptiens et le symbolisme de la vallée du Nil », *L'Illustration*, tome LIII, n° 1350, 9 janvier 1869, p. 30. Voir aussi n° 1351, 16 janvier, p. 44-45 ; n° 1353, 30 janvier, p. 77-79 ; n° 1354, 6 1869, p. 94.

61. *Abrégé grammatical*. 2^eme fascicule, Paris, Imprimerie nationale, 1868, 133 p.

62. Le 4 décembre 1882, Eugène Revillout, conservateur-adjoint du Musée Égyptien du Louvre, prononce sa leçon d'ouverture sur la « langue démotique » à l'École du Louvre. Il s'agit d'une première en Europe, la tentative d'ouvrir un cours en 1867 n'ayant pas eu de suite.

63. « Contes et légendes de l'ancienne Égypte », 15 février 1875.

64. Émile Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, préface d'Adolphe Joanne, 2^eme partie Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1881, p. 105.

65. « Hiéroglyphes », p. 106-118, véritable précis d'initiation. Dans l'édition de 1891, Isambert cite notamment *Civilisation, mœurs, religion et art de l'Égypte* (1888) de François Lenormant, qui retrace l'histoire des errements pré-linguistiques concernant la question.

entrant progressivement dans une histoire des langues naturelles.

Sans doute « l'homme hiéroglyphié » balzacien a-t-il inauguré le transfert de sens qui s'opère avec Charles Baudelaire au détour d'une lettre à Charles Asselineau en mars 1856 et dans laquelle il lui écrit que les rêves lui semblent « un langage quasi hiéroglyphique » dont il n'aurait pas « la clef⁶⁶ ». De l'altérité philologique égyptienne on passerait à une exploration des possibilités de la psyché.

Il est significatif que dans ses *Cahiers*, en 1913, après avoir parlé de la « progression » dans l'écriture des Égyptiens de la « figure » aux « caractères » en passant par « l'emblème », évolution historique bien connue d'un Hugo ou d'un Balzac comme nous l'avons vu, Paul Valéry postule que « notre langage » est « entièrement comparable à un texte égyptien où tous ces partis sont employés à la fois », et surtout qu'il possède une « tendance » qui permettrait de faire « retour du langage analytique aux choses mêmes par le détour des impressions et réflexes ». Il ajoute dans un autre feuillet de ses cahiers :

Le rêve peut être considéré comme un texte hiéroglyphique rendu difficile par le mélange de plusieurs systèmes, que la veille sait démêler et produire chacun selon son espèce quoique dans la même suite. Qui fera l'alphabet, la grammaire, le vocabulaire des songes ?⁶⁷

Paul Valéry rêve donc d'une remontée vers un hiéroglyphe exprimant l'existant, pour parler en termes kierkegaardien⁶⁸. La seconde partie du premier tome de *la Philosophie de l'inconscient* d'Eduard von Hartmann (1869), sous-titré *Phénoménologie de l'inconscient*, traduit en français dès 1877, n'avait-il pas porté sur la manifestation d'un « inconscient » dans la vie spirituelle, en particulier dans le langage ? Paul Valéry n'avait certes pas lu *L'Interprétation des rêves* que Sigmund Freud fait paraître en Allemagne en 1900 ni la lettre que ce dernier avait adressé à Wilhem Fliess trois ans plus tôt et dans laquelle il compare les « images visuelles » des rêves à un « système d'écriture » plus qu'à « une langue » et conclut : « En fait l'interprétation des rêves est tout à fait analogue au déchiffrement d'une écriture pictographique ancienne telle que les hiéroglyphes⁶⁹. »

Bien des écrivains français avaient cru jusqu'au début du XIX^e siècle que

66. *Correspondances*, I, janvier 1832-février 1860, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1973, p. 336.

67. *Cahiers*, V, 63, 1913, première édition Paris, éd. du CNRS 1957-1961. L'écriture du rêve est par ailleurs dite « hiéroglyphique, à déchiffrer tel un rébus ou une charade », feuillet manuscrit, V, 1913, voir *Cahiers*. Vol. 12, Paris, Gallimard, 2012.

68. Marina Scriabine rappelle qu'« en conservant à leurs signes la dignité figurative, les Égyptiens ont évité la coupure entre le mot et l'image, l'abstrait et le concret, le discursif et l'imaginaire, qui se produit nécessairement au stade de l'écriture conventionnelle », « Écriture, mythe et création dans l'Égypte pharaonique », *op. cit.*, p. 64. Voir aussi Huguette Laurenti : « L'hiéroglyphe - une surprenante rencontre : Paul Valéry et Antonin Artaud », *Paul Valéry. La Revue des Lettres Modernes*, 2005, n° 10, p. 155-176.

69. Le 15 octobre 1897, citée dans « L'intérêt de la psychanalyse » (1913), *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main, Fischer, vol. VIII, 1986, p. 390-420.

« la connaissance de l'Âge d'or dont les hommes sont capables n'est pas de l'ordre du concept, mais de l'ordre du hiéroglyphe, où raison, foi et imagination saisissent le réel d'un même geste *poétique* », fables, paraboles, allégories étant des « projections par anamorphose, sur les langues alphabétiques, de ces "Idées-mères" mieux logées à l'abri dans leurs pictogrammes d'origine⁷⁰ ». Il est de fait que ce paradigme n'a cessé de survivre alors même qu'a été rapidement vouée à l'échec la quête de traces permettant de refaire sens dans une époque alphabétique dévaluée. Parallèlement, une construction imaginaire des hiéroglyphes par les écrivains s'est élaborée, vecteur d'une improbable mission de remotivation du signe. La présence de la référence hiéroglyphique dans les énoncés réflexifs, métalinguistiques, – Stéphane Mallarmé ose le sonnet critique face à la désymbolisation du langage parfois ressentie avec angoisse –, a puissamment orienté le fantasme originaire en vertu d'une croyance dans le fait que « l'origine est un acte qui se répète⁷¹ ». Cet acte a permis aux écrivains d'envisager leur entreprise, si ce n'est de faire œuvre en dépit du poids des débris, des vestiges, des traces, séduits si ce n'est convaincus qu'ils sont demeurés par la réalité d'une connaissance symbolique hors communication langagière que les hiéroglyphes leur auraient apporté, mystérieux signes d'un *chiffre* du monde. Cette fonction heuristique fut certes constamment contrariée et les fictions critiques ont parfois pris l'apparence de bien dérisoires protestations, voire d'utopies régressives avant que le transport dans l'analyse de la psyché ne devienne le destin de ces fictions au vingtième siècle.

70. Marc Fumaroli : « Hiéroglyphes et lettres... », *op. cit.*, p. 19, nous soulignons, p. 8.

71. « Introduction », *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, *op. cit.*, p. 37.